

Culture

Livres

Sarajevo, Mona Lisa et Kinshasa

Autour de l'art, ces trois ouvrages offrent une lecture lucide et ludique sur la ville, le déchet et La Joconde. *Johan-Frédéric Hel Guedj*

► «Passages à Sarajevo»

Le Suisse Christophe Solizzo avait conduit, dans le passé, sa classe de philo à la rencontre d'artistes de Sarajevo. Inspiré de Walter Benjamin (qui écrit : «Les villes se reconnaissent comme les humains, à leur démarche»), il y retourne pour une série de vingt séquences, un «montage [...] qui renvoie au choc de la guerre (et de l'après-guerre)», dans lequel les impressions et idées se lient entre elles souvent par hasard.

On peut alors faire «l'expérience de l'état libre et sauvages» et poursuivre, ainsi, avec ce livre, «la traque de ce qui, le plus souvent, reste enfoui sous l'organisation trop humaine et la vie sociale ordinaire». Les photographies éminemment romanesques de Milomir Kovačević sont les pierres de gué où Solizzo pose ses pas.

► «L'allègement des vernis»

Aurélien (un prénom peut-être inspiré du personnage d'Aragon, esthète défait par la vie), directeur du département des peintures du Louvre, est chargé par la nouvelle présidente, Daphné Léon-Delville, d'une mission glaçante: la restauration-marketing du tableau le plus célèbre du monde, La Joconde. Il cherche le restaurateur qui osera s'y attaquer et trouve Gaetano Casani en Toscane. Cet amateur de la pêche aux oursins, maître des «interventions réputées difficiles» sur Uccello ou Raphaël lui affirme: «Tu te souviendras que je suis l'un des leurs».

Comme le fut le Jugement Dernier nettoyé de ses



EN IMAGES



«Passage à Sarajevo»,
Christophe Solizzo
édité par Georg,
110 p., 35 euros.

ROMAN



«L'allègement des vernis»
Paul Saint Bris, édité
par Philippe Rey, 352 p.,
22 euros.

PORTRAITS



«Homo détritrus»,
Stéphane Gladieu et
Wilfried N'Sondé, édité
par Actes Sud, 104 p., 32
euros.



Dans «l'allègement des vernis», de Paul Saint Bris, Aurélien est chargé d'une mission glaçante: la restauration-marketing du tableau le plus célèbre du monde, La Joconde. © BELGAMIMAGE

vernissés en 1994 par Colalucci, l'Italien va libérer Mona Lisa de ses masques. Le résultat ne plaît pas à Homero, touchant personnage-contrepoint de technicien de surface-chorégraphe.

Après cette restauration périlleuse, La Joconde est «condamnée à ne plus jamais être observée comme elle devrait l'être», «dans un tête-à-tête». À l'évidence, la technique de l'allègement des vernis se révèle une parabole qui trouble notre perception des œuvres autant que des êtres.

► «Homo détritrus»

Le sol de la République démocratique du Congo est un décharge de plastiques délocalisés par les puissances industrielles. Paradoxe, les Congolais (classés au huitième dernier rang de la pauvreté mondiale) foulent un sol riche, envahi de déchets, de produits manufacturés à

l'usage des autres avec leurs ressources et leur labeur.

Ces montagnes d'ordures qui étouffent les bidonvilles de Kinshasa ont généré une rébellion artistique. Masqués et costumés de détritrus, enfants des rues et artistes de l'Académie des Beaux-arts ont formé le collectif «Nduku ya — la vie est belle», en 2015, autour du plasticien Eddy Eketé: vingt-cinq artistes dénoncent l'agression écologique en puisant dans l'art vestimentaire ancestral. Stéphane Gladieu a réalisé dans son studio de rue les portraits totemiques de ces personnages arcimboldesques surgis de la décharge, insolents de survie: L'Homme-Mousse, Babouche, Bonbons, L'Homme-Mégot.

Ce sont «les Homo détritrus», écrit le romancier Wilfried N'Sondé, «croissance créatrice des bas-fonds [...] silhouettes humanoïdes produites et animées par les rejets des taudis».